
Comment choisir qui l'on va être ?

Comment choisir qui l'on va être ?

Il va falloir que je me décide, et vite. Pour un type infoutu de prendre la moindre initiative depuis des années, ça commence à faire beaucoup, en vingt-quatre heures. Tu parles d'un choix ! La fuite, à nouveau, ou la desquamation brutale façon reptile. Y a pas à dire, j'ai le don de m'enfiler dans les culs-de-sac !

Le coup de feu est passé. Les amoureux de la Douze n'ont pas voulu regarder la carte des desserts. S'ils arrivent à se lâcher les mains, ils prendront sans doute un café. Quoi qu'il en soit, dans dix minutes, il ne restera plus que les flics de la trois et les employés de banque de la neuf qui ne tarderont pas, à leur tour, à venir régler. À moins que son Éminence, mon frère, se pointe avec ses collègues de la mairie et me squatte une table : « La huit, s'il te plaît, frangin ! », pendant une bonne heure, ponctuant chacune des phrases qu'il m'adressera d'un clin d'œil faussement complice. Il s'autorisera une remarque sur le coup de peinture à donner aux murs de la grande salle ou sur les ampoules à changer au-dessus du zinc. Il trônera en bout de table, distribuera la parole aux uns, taquinera les autres, s'esclaffera, puis se mettra soudainement à chuchoter, donnant à sa conversation parfaitement anodine des airs de conspiration. Il me questionnera du regard sur ma consommation d'alcool du jour et, comme un enfant qui jure avoir fait ses devoirs après deux heures passées à jouer sur sa console, je lui ferai signe que tout est sous contrôle. Deux ou trois verres, pas plus. C'est comme ça presque tous les jours, du lundi au samedi, depuis bientôt quinze ans.

Quand ma femme est partie, après onze années perdues à attendre qu'un miracle se produise, j'aurais mieux fait de ne pas écouter ceux qui certifiaient que seul le soutien de mes proches parviendrait à me sortir du borbier dans lequel je me trouvais. Ma mise au vert, les nouvelles

sensations dues au sevrage, m'avaient maintenu un temps dans l'illusion qu'un peu de volonté suffirait à goûter les bienfaits des murs capitonnés de la cellule familiale. Foutaise !

Je jette un coup d'œil à l'entrée, un torchon posé sur l'épaule. Le soleil baigne la rue d'une clarté crue qui contraste avec le gris taupe du comptoir et le bleu pétrole des murs de la petite salle, côté bistrot. Pas d'Apollon à l'horizon, j'ai le temps de m'en boire un, tranquillement. Je passe derrière le bar et me verse un blanc sec. Même après un litre et demi, je suis encore capable de remplir le verre jusqu'à la gueule sans en mettre une goutte à côté. Pas mal, non ? Mon père aussi picole sévère. Mais lui, ce n'est pas pareil, disent les gens du coin. C'est une figure, presque une légende. Tout le monde sait qui est le père Thivert. Sa voix grave, éraillée, travaillée à la Lucky Strike et au J & B, ses outrances, ses coups de gueule, font partie du patrimoine du quartier. C'est lui qui tenait « Le Bon Coin » avant que je prenne le relais. Il en reste le propriétaire. Je n'en suis que le gérant. Il va passer, lui aussi, vers la fin d'après-midi. Il me demandera combien j'ai fait de couverts à midi, si j'ai bien pensé à passer mes commandes, si j'ai téléphoné au type qui doit venir réviser le percolateur depuis trois mois, si je suis au courant des derniers potins du quartier, des fonds de commerce à vendre... Il s'installera à la première table à droite en rentrant, face à la rue. Il boira son pot de rosé, puis ses trois ou quatre whiskys avant de partir rejoindre ma mère à la fermeture de sa boutique de lingerie en haut de la rue principale. J'oubliais ! En partant, il me dira de faire attention : « Surtout, si tu es bourré, fais en sorte que ça ne se voie pas trop. Ne va pas raconter de conneries devant les gens. Ton frère n'a pas besoin que tu lui compliques la vie à l'approche des élections ! ». Message reçu. Promis, Zeus, je continuerai à couler en silence, sans compromettre la mise sur orbite d'Apollon.

De deux choses l'une, soit je continue à faire le couillon, je marche dans la combine et j'avise par la suite, soit je pars comme je suis venu, auquel cas, je ne serai pas plus avancé qu'il y a vingt-quatre heures mais au moins ne serai-je pas obligé d'endosser un costume trop large pour moi. Pour ça, encore faudrait-il trouver de quoi remplir le réservoir d'essence. Troisième solution, je prends mon courage à deux mains et je déballe toute l'histoire au type en treillis.

Les amoureux sont partis. Le gars a insisté pour payer. Ils sont encore en phase ascendante. Dans quelque temps, il acceptera qu'elle paie une fois sur deux, consultera ses mails sur son portable quand elle tardera à choisir son plat. Puis, tôt ou tard, il viendra avec une autre. Il me jettera des regards en coin, un peu gêné. Je lui adresserai un sourire de faux-jeton, histoire de le rassurer. Entre minables, autant se serrer les coudes...

Avec Marie-Hélène, ça fait à peine six mois que ça dure. Une éternité. L'association improbable de deux planches pourries, un radeau condamné au naufrage. Voilà ce que nous sommes. Je n'ai jamais pu lui dire « je t'aime ». Pourtant, d'ordinaire, je mens assez bien. Elle sera là dans cinq minutes. Elle voudra filer un coup de main à la plonge ou au service. Sa gentillesse, son air de chien battu et ses cheveux gras vont rapidement m'agacer. Vaut mieux que je m'en serve un autre.

Juste à temps ! Arrivée triomphale d'Apollon entouré de ses courtisans :

— La huit, s'il te plaît, frangin ! Jamais de surprise avec lui.

— Pas de problème, monsieur le maire !

— Déconne pas, frangin ! Tu vas me porter la poisse ! Maman m'a dit que tu n'avais toujours pas changé les ampoules grillées au-dessus du zinc ? Faudrait quand même y penser !

— J'y pense. Alors, comment va Chantal ? Et les enfants, ils sont en vacances ? Ou comment balancer une vacherie, l'air de rien.

Il est bien incapable de me répondre, vu le temps qu'il consacre aux siens. Seulement, passer pour un père négligeant et un mari absent, ce n'est pas raccord avec l'image qu'il s'échine à diffuser de lui. Il va me faire la gueule. Sûr, il reviendra à la charge à propos des ampoules et du reste. Son rictus ne trompe pas, il est colère l'Apollon.

Je ne pensais pas que ça pouvait exister un endroit pareil. On croirait une réserve amérindienne. Un truc à part, en dehors de l'espace-temps. Même les vignettes Panini sur la poubelle à côté de la cuisinière sont d'époque. Lato, Kempes, Rouyer, Boniek, Zoff... Coupe du monde 78 en Argentine ! Je me rappelle avoir eu l'autorisation de me relever en pleine nuit pour voir la finale ! Les oranges en loosers magnifiques... Le frigo aussi, date un peu. Comme les bières éventées qui s'y trouvent. Infectes, à croire qu'elles ont été placées là pour me dégoûter de la picole.

Marie-Hélène se pointe au moment où je m'en ressers un petit. Bon, d'accord, pas vraiment plus petit que les précédents. Elle m'embrasse. Elle pue la sueur, pas plus que d'habitude, mais aujourd'hui ça ne passe pas. Sitôt arrivée, elle noue un torchon autour de sa taille et commence à vider le lave-vaisselle derrière le bar. Une marotte. Je tente de ne pas relever tous les détails qui m'irritent. Je sens qu'il ne m'en faudrait pas beaucoup pour partir en vrille.

Mon regard croise celui de la secrétaire de mairie. Je sais qu'elle fricote avec Apollon depuis des mois et qu'elle s'apprête à trahir le maire actuel pour favoriser l'avènement de son nouveau dieu. Brune, trente-cinq ans, plutôt mignonne, de jolis yeux, des lèvres fines, une taille marquée et de longues jambes fuselées. Le genre allumeuse discrète mais déterminée. De celles qui pensent se faire épouser et finissent seules, aigries, condamnées à jalouser les femmes qu'elles ont un temps cru supplanter.

Rien qu'à imaginer la tête que ferait Apollon en me voyant là, je me sens moins oppressé. Si je n'avais pas balancé mon portable, en supposant qu'il y ait du réseau dans ce trou, j'enverrais bien au journal local une photo de moi au milieu de ce taudis. J'ajouterais une légende du style : « Le frère de Constant Thivert, alcoolique au dernier degré, décide de tout plaquer sur un coup de sang : histoire d'une descente aux enfers ! ». Sale coup, à deux semaines du premier tour des élections.

Elle a le don pour débusquer l'embrouille, Marie-Hélène. Fallait qu'elle mette la main sur cette relance de Bardet, le grossiste en spiritueux. 5000 balles, où veut-il que je les trouve ?

— Tu sais, si tu voulais...

— Ferme-la, tu veux !

— J'ai trois sous de côté, dit-elle, à voix basse, pour ne pas incommoder Apollon.

— Tu peux te les garder. Tu commences sérieusement à m'emmerder, grosse vache ! rétorqué-je, de manière volontairement distincte.

Le poisson est ferré. Apollon et son divertissement libidinal me fusillent d'un même regard outré. Un silence gêné s'installe dans la salle. Je ne peux plus reculer, le moment est venu de porter l'estocade, de faire voler en éclats le bel ordonnancement ! Courage coco !

— T'as entendu, ce que je viens de te dire ? Lâche-moi la grappe ! Elle me regarde avec ses yeux de cocker. Surtout, ne pas s'attendrir. Je reprends :

— Tu ne comprends pas que je n'en peux plus de ta sale tronche ! La pauvre, j'ai un peu honte mais autant en finir.

— Qu'est-ce qui te prend ? Sa voix se brise comme du verre.

Là, sublime, la divinité locale se dresse comme un i et m'interpelle avec toute la condescendance dont il est capable :

— Écoute, frangin, cesse de te donner en spectacle comme ça. C'est très gênant... pour tout le monde. Tu ferais mieux de fermer cet après-midi. Tu n'es visiblement pas en état de travailler. Repose-toi. Nous en reparlerons plus tard, avec papa.

Le conseil de famille a dû se tenir dans la foulée, ou presque. J'imagine le coup de fil d'Apollon à Zeus, l'un ou l'autre allant cueillir ma mère à la sortie de son magasin avant que tout ce petit monde ne décide de mon sort devant un verre de blanc, moelleux, c'est plus chic. La grande question : comment éloigner le pesteux suffisamment longtemps pour ne pas compromettre le résultat du scrutin, sans toutefois donner cours aux spéculations qui suivraient inmanquablement la fermeture du « Bon Coin ». Réponse : aux mêmes maux les mêmes remèdes. Comme la première fois, il y a deux ans, on m'expédie en cure de désintoxication, loin d'ici, dans un endroit discret, et on dégotte quelqu'un pour prendre le relais derrière le zinc. Rien d'insurmontable, sauf que...

L'Aréopage a quitté les lieux après un dernier effort d'Apollon pour dédramatiser la situation. Un flop. Cela n'a fait que renforcer ma détermination. J'ai trinqué à sa santé et lui ai demandé si le maire actuel savait qu'il s'envoyait sa secrétaire. Largage du premier étage de la fusée !

Marie-Hélène est partie, elle aussi. Elle était vraiment mal. Je me rassure comme je le peux en me disant que je me suis montré suffisamment odieux pour qu'elle parvienne à me détester.

Je ne sais pas comment j'ai réussi à dormir dans la baignoire avec ce froid humide. Dans la bicoque, malgré les carreaux cassés et la porte d'entrée qui claque au moindre coup de vent, il fait plutôt doux. J'ai trouvé, au milieu du couloir qui mène aux chiottes, dans un jerricane identique à

celui que j'avais placé sur la banquette arrière de la voiture, du fioul, pour alimenter le poêle. J'aime bien cette odeur de mazout qui se répand dans la pièce. Elle me rappelle mon enfance. Les interrupteurs en porcelaine également. Je commence à avoir faim. Soif aussi, mais de ça, vaut mieux que je fasse abstraction.

Plus un chat dans le troquet. Je passe à la bière. Une pression, puis une autre. Je pense à mes enfants. Trois mois que je n'ai plus de nouvelles. Ils ne veulent plus passer de week-end avec moi. Je crois que je leur fais peur.

Il m'a dit de me servir dans les placards si j'avais faim. Voyons voir. Des boîtes de conserves, sardines à l'huile, pâté de campagne, des paquets de gâteaux secs, une terrine de pintade en bocal, des biscottes... et, tout au fond du placard en Formica, au-dessus de l'évier, à côté d'un pot de moutarde presque vide, une boîte de corned-beef ! Légendaire ! Elle doit dater à peu de chose près de la même époque que les vignettes Panini ! Je veux bien me laisser prendre par la nostalgie, mais pas au point de risquer une intoxication alimentaire ! Va pour les biscottes et le pâté de campagne.

Ni le vieux, ni ma mère ne sont venus en fin d'après-midi. Pas davantage de représentants de la dynastie durant la soirée. Une dizaine de désœuvrés, pas plus, se sont plantés devant le match jusqu'à 22 h 45. Puis, après une dernière tournée offerte par la maison, ils s'en sont allés rejoindre leurs pénates. Me voici à nouveau seul. Je ne déroge en rien à mes habitudes. Je range les tables, les chaises, les tabourets, je fais tourner le lave-vaisselle, j'arrête la télévision, je mets de l'ordre sur les rayonnages derrière le bar, j'éteins la salle. Puis, avec pour seul éclairage le réverbère au-dessus de la banque, trottoir d'en face, je vide la caisse. Je prends la clé de la bagnole et laisse celles de chez moi en évidence sur le zinc. Je récupère le jerrycan d'essence dans la remise à côté des chiottes, puis je ferme. Une fois dans la rue, je réalise que je n'ai pas pris le temps de boire un dernier verre. Ma voiture est stationnée à deux pas, rue de la Sous-Préfecture.

Le robinet de l'évier est un peu arthritique. Après quelques secondes d'hésitation, un filet d'eau se met à couler. Elle est d'abord trouble, jaunâtre, puis devient étonnamment limpide. Je place mes deux mains jointes en dessous, me penche, et bois. C'est frais, incroyablement bon. Je reproduis le geste jusqu'à sentir la vie prendre possession de mon corps. Je suis vivant. Ce n'est peut-être pas plus mal. L'avenir le dira.

Une odeur âcre et persistante règne dans la voiture. Mon odeur. Celle de la peur, aussi. Je tourne la clé de contact, le bruit lancinant du moteur se mêle au riff de guitare hypnotique de Stone Gossard sur *Betterman*. Je jette machinalement un coup d'œil à la jauge d'essence. Le réservoir est aux trois quarts plein. Aucune importance, a priori. Les rues sont désertes. Je tourne à droite, repasse devant « Le Bon Coin ». Pas même un pincement au cœur. La voix d'Eddie Vedder emplît l'habitacle. Je prends la rue d'Algérie, puis le boulevard Lenoir. La voiture d'Apollon est stationnée devant chez les parents. Le conseil de famille s'éternise. L'heure est grave ! Plus loin, je longe les immeubles neufs de la rue Garibaldi. Mes enfants logent avec leur mère au troisième étage de celui situé à l'angle du boulevard Clémenceau. Ne pas y penser. Sortir de la ville, au plus vite.

Je ne suis pas convaincu que les gens reclus dans ce trou soient de dangereux criminels. Celui que j'ai rencontré m'a plutôt donné l'impression d'être un idéaliste, un anar à l'ancienne, à l'affût de la moindre occasion d'adresser un bras d'honneur aux autorités. Visiblement, il me pense en cavale et cela ne l'émeut pas le moins du monde. Je me demande ce qui se passerait si les flics venaient à débarquer...

La route qui mène au bois d'Arfleur n'est que faiblement éclairée. Du coup, je me rends compte que le phare avant droit de ma voiture ne fonctionne plus. Je me dis qu'il faudrait prendre rendez-vous chez le garagiste, rue du Bret, avant de réaliser que cela n'a aucun sens. Je m'engage dans une des allées forestières sur la gauche. Celle que nous prenions avec mon père, quand j'étais gosse, pour aller cueillir des trompettes de la mort.

Je roule sur une centaine de mètres avant de couper le moteur au moment où les premières notes de la plage 13 de *Vitalogy* résonnent. *Immortality*, ça ne s'invente pas ! Il me semble que l'arpège est plus funambulesque que jamais. Je descends, ouvre la portière arrière gauche pour me saisir du jerricane. Le Zippo, piqué à Apollon au moment où il réglait l'addition, est dans la poche intérieure de ma veste. Le chemin est boueux, l'averse de fin d'après-midi a détrempé le sol. Je n'ai pas voulu laisser de lettre. Chacun interprétera à sa guise. Reste deux dilemmes à résoudre : dans ou hors de la voiture. Avec ou sans alcool. Réfléchir, vite. Il commence à faire froid. L'humidité me transperce. Bientôt, je ne ressentirai plus rien.

C'est décidé, ce sera dans la bagnole, en musique et avec alcool. Je remonte m'asseoir sur le siège conducteur, ouvre la boîte à gants et en sors la bouteille de vodka placée là à la mi-temps du match. Je mets le contact, Vedder entame le premier couplet. Je bois une sérieuse rasade d'Absolut. Je ne me rappelle plus quelle est la chanson qui suit « *Immortality* ». Une autre gorgée... Ça me revient, un titre à rallonge, imprononçable. La bouteille est à moitié vide. Une éternité que je ne l'ai pas écouté ce titre. Rien ne presse après tout, autant finir la bouteille. Quel foutoir cette chanson, ça part dans tous les sens, les sons s'entremêlent, les voix se répondent. Faudrait que je fasse changer l'ampoule de ce putain de phare avant gauche, non droit, merde, je ne sais plus ! La bouteille roule au sol, côté passager. Le CD reprend sur la première plage, *Last Exit*. L'image d'Apollon s'efface, mes enfants me sautent dans les bras.

Il y a du mouvement dans la cour intérieure. Je perçois le bruit d'un moteur, des portières qui claquent. Des rires aussi. Comme si, après une matinée de répit hors du monde, l'humanité se rappelait à mon souvenir. Je pose la boîte de pâté vide sur l'égouttoir et me dirige vers la seule fenêtre donnant sur la cour. J'écarte précautionneusement le rideau ajouré pour jeter un coup d'œil. Une femme et un garçon d'une dizaine d'années pénètrent dans la maison d'en face. L'homme au treillis sort de la voiture, les accompagne à l'intérieur, avant de ressortir aussitôt. Il regarde dans ma direction. M'apercevant, il m'adresse un signe de tête. Sottement, je lâche le rideau, sans lui rendre son salut. Un réflexe, dans l'espoir de reculer l'échéance de notre prochaine rencontre pour laquelle je ne me sens pas prêt. Je n'ai pas décidé. Comment choisir qui l'on va être ?

J'ai juste le temps d'ouvrir la portière avant de vomir. La tête me tourne comme rarement. Fermer les yeux, juste quelques minutes. J'ai la bouche atrocement pâteuse. Je cherche à tâtons la

clé de contact. Si elle n'est pas sur position Lock, la batterie sera à plat. Miracle ! Il faut croire que j'ai eu le bon réflexe avant de sombrer. Fermer les yeux, deux minutes. Il doit me rester une boîte de Tic-Tac dans le vide-poche. Mieux que rien. Plan B : improviser car aucun plan B prévu. Je descends de voiture, l'air vif me fouette le visage, juste ce qu'il faut. Je suis vivant, sans aucun doute. J'ai envie de pisser, de boire aussi... de l'eau. L'horloge du tableau de bord indique 4 h 26. Fermer les yeux, trente secondes, pas plus. Je le tiens, mon plan B : rouler jusqu'à ce que le réservoir soit vide et m'arrêter, où que ce soit. Ouvrir les yeux, pour de bon.

Je me suis installé dans le fauteuil en osier en face de la porte d'entrée, à côté du poêle. J'ai fini les biscottes. Pour un peu, je repiquerais du nez. J'ai beau appréhender le moment où le type au treillis franchira le seuil de la porte, je me sens plus détendu que je ne l'ai jamais été ces dernières années. J'ai dû boire trois litres de flotte depuis tout à l'heure. Du coup, je n'arrête pas de faire des allers et retours aux chiottes. Encore une chance qu'il y en ait dans la bicoque, je me verrais mal traverser la cour intérieure toutes les vingt minutes ! Un exemplaire du quotidien local, aux feuillets jaunis, traîne sur la table. C'est étrange de lire les titres d'un canard vieux de plusieurs années : « *La nuit des étoiles, une belle soirée sous la voûte céleste* »... « *Virenque se rêve en jaune sur les champs !* »... Icare n'est pas loin.

J'ai bien fait de pousser la voiture jusqu'à l'orée du bois. Il fallait que je dorme. Même si le coin n'a pas l'air très fréquenté, je ne pouvais pas rester sur le bord de la route. Le jour se lève, un soleil rasant colore la terre du chemin et le feuillage des chênes pubescents alentour de tons fauves, chaleureux, qui contrastent avec le gris métallique des gouttes de condensation qui perlent sur le pare-brise. Le froid me saisit. Je relève le col de ma veste, puis replonge. La fatigue, cette fragile quiétude si chèrement conquise, me pousse à fermer à nouveau les yeux.

— Oh ! Hé-oh, là-dedans ! Une voix, lointaine, prise dans la ouate qui enveloppe ma boîte crânienne, trouble soudain mon sommeil. Ne pas y prêter attention, garder les yeux fermés.

Deux coups secs sur la vitre avant droite.

— Oh, mon gars ! Faut pas rester là, tu vas crever de froid !

Je me redresse sur le siège. Je baisse la vitre. Un type en treillis se tient tout près, posant sur moi un regard perplexe. Pas le temps de répondre, il enchaîne :

— Malade, à ce que je vois ! dit-il en se décalant d'un pas pour éviter de marcher dans la vomissure qui couvre le sol au pied de ma portière. C'est bizarre, je ne me souviens pas avoir remis ça, ici ?

— Oui... désolé. J'ai, enfin... j'aurais dû...

— Pas de problème. Pour le reste, ne t'en fais pas, Mario nous a prévenus de ton arrivée.

— Mario ?

— Ben, oui. Les autres, on ne les connaît pas. C'est le seul avec qui on soit en contact.

— Je comprends... Mes genoux, oui, je ne comprends rien du tout !

— Tu sais, nous, on ne cherche pas à savoir. Il nous a juste demandé de te loger jusqu'à demain, fin de matinée. Tu n'es pas obligé de nous en dire plus.

— Ok. Je préfère. Il me fait signe de le suivre.

Nous laissons là ma voiture. L'homme m'assure qu'il s'occupera plus tard de la faire disparaître. Nous nous engageons sur un sentier pentu qui débouche, un peu plus loin, sur un chemin vicinal. Aucun mot n'est échangé. Cela m'arrange. Je ne parviens pas pour autant à rassembler mes esprits. Il va pourtant falloir trouver comment sortir de ce guépier.

Après dix minutes de marche, nous pénétrons dans une cour intérieure entourée d'un hangar et de trois petites maisons en piteux état : peinture des volets écaillée, crépi vétuste et fissuré, traces visibles d'humidité. Les extérieurs ne sont pas plus soignés. Les mauvaises herbes ont pris possession des lieux. Seule la glycine qui court au-dessus de la porte du hangar, où rouillent deux carcasses de bagnoles, apporte une touche de grâce à l'ensemble.

— Tu crècheras dans la bicoque en face. Celle avec la porte d'entrée vert bouteille.

Ne pas y voir un signe !

— Super. Merci encore.

Bonne nouvelle, je vais avoir un peu de temps devant moi.

Le type me regarde à peine. Il m'adresse un salut de la main, puis se dirige vers la maison en face de celle où je suis invité à m'installer. Il s'arrête, puis se retourne :

— Il y a un frigo, à boire et à manger dans les placards de cuisine. Si tu as besoin d'autre chose, n'hésite pas. Nous habitons en face, volets bleus. Je repasserai dans la soirée, ou demain matin, avant ton départ. Salut. Repose-toi. Je m'occupe de prévenir Mario.

Il me semble apercevoir un visage de femme derrière les rideaux de la fenêtre à droite de la porte d'entrée de la maison du type.

J'ai besoin de me retrouver seul. J'ouvre la porte vert bouteille. La pièce est sombre et humide. Cela n'a aucune espèce d'importance. J'ai quelques heures devant moi pour décider de la suite. C'est tout ce qui compte à mes yeux.

Le journal date de la veille du jour où l'affaire Festina a éclaté. « *Virenque se rêve en jaune* »... La roue tourne incroyablement vite pour certains. Je commence sérieusement à m'emmerder. J'ai trouvé un vieux stylo Bic avec lequel j'ai fait les mots fléchés, les mots croisés, les mots mêlés de la page centrale du canard. Je me demande ce qui peut bien se raconter à mon sujet, en ville. Le rideau métallique du « Bon Coin » resté tiré toute la journée, cela a forcément nourri les conversations. À moins que le vieux ait repris du service pour parer au plus pressé !

La nuit commence à tomber. Au moment où je me lève pour allumer le plafonnier, l'ampoule au-dessus de la porte d'entrée de la maison d'en face s'éclaire, diffusant une lumière jaune orangé. Le type au treillis sort de chez lui. Il regarde dans ma direction. C'est pour maintenant. Il traverse la cour d'un pas tranquille. Je me rassois, groggy. Je pense à mes enfants. Il ne faut pas. Je revois leurs yeux écarquillés, les larmes qui trempent leurs joues, l'incompréhension qui les saisit quand de la bouche de papa jaillit un cri déchirant, monstrueux. Je les vois se réfugier dans les bras de leur mère qui pleure, elle aussi, une fois de plus. Les bruits de pas se rapprochent. On frappe à la porte. Fermer les yeux, deux secondes, à peine. Je m'entends dire : « Entrez ! ». La porte s'ouvre. Je n'ai pas décidé. Fermer les yeux, comment choisir qui l'on va être ? Ouvrir les yeux, improviser. Après tout, cela ne m'a pas si mal réussi ces derniers temps...